

sée, il rentre au service de l'état. On le trouve dès lors secrétaire à Zvolen, commissaire du comitat à Debreczin (1853), conseiller de la lieutenance à Nagy Varad (1859), et du vice-roi à Budapest en 1863. Son activité littéraire dans le recueil *Tatranka* (1841) fut considérable de même que plus tard à *Nitra* de Hurban. En 1845, il avait édité à Levoc ses *Slovenské povesti* (*Légendes slovaques*). *Nitra* publia en 1846 son travail historique *Janko Podhorsky*. De 1861 à 1863, paraissent à Pest ses *Pestbudinské Vedomosti* (*les Enseignements de Budapest*). En 1861, Francisci préside l'assemblée slovaque de Turciansky-Svaty-Martin qui amena la fondation de la *Matice slovenska*, société dont le but fut de réunir les capitaux nécessaires à soutenir les œuvres et les écoles slovaques, capitaux confisqués en une fois par le gouvernement et employés à des œuvres de magyarisation. Désormais les dernières œuvres de Francisci sont éditées à Turciansky-Svaty-Martin où il vient de mourir âgé de 83 ans. Son ouvrage le plus important, paru en 1885, s'appelle *Iskry ze zavjatej pahräby* (mot à mot : *Etincelles d'un feu recouvert*). Il signait du pseudonyme de Janko Rimavski (Jean de Rimavska-Sobota, ville magyaro-slovaque du Nord de la Hongrie).

Je voudrais dresser une fois dans cette chronique un tableau à peu près complet des journaux et des revues tchèques en les groupant par tendances et présentant un à un les plus intéressants de leurs collaborateurs. C'est tout un monde d'une vitalité extraordinaire et étroitement mêlé à la vie même de la nation. Depuis les vénérables *Narodni Listy* de M. Gregr jusqu'à la toute jeune *Moderni Revue* en passant par le *Cas* inspiré par M. Masaryk, le professeur qui a le plus d'influence sur la jeunesse universitaire, et par *Lumir*, œuvre de M. V. Hladik, romancier de talent et « essayiste » avisé, ce serait en quelque sorte dresser l'inventaire des forces intellectuelles nationales. Je dirai seulement aujourd'hui l'intérêt avec lequel *Lumir* ouvre les yeux sur les choses de France et tient au courant ses lecteurs du mouvement littéraire le plus avancé, et je signalerai la très intéressante petite revue *Krasa Naseho Domova* (*La Beauté de notre patrie*), organe du club *Pour le vieux Prague* (*Za Starou Prahu*), qui lutte de toutes ses forces contre la démolition systématique du vénérable Prague au profit du soi-disant assainissement, alors que justement le Dr Prochazka, ce fin musicien qui signe de si jolis poëmessymphoniques sous le pseudonyme de Ladislav Prokop, a démontré au Congrès d'hygiène de Paris que de tout Prague c'est la vieille Mala Strana des contes de Neruda, des marminotiers chevrotants, des petites vieilles marmiteuses, des fonctionnaires rogues et des aristocrates indécrottables, le quartier le plus sain en même temps que le plus suranné.

La regrettable dispute pendante entre M. Kovarovic, directeur de

l'opéra au Théâtre National et auteur des partitions, l'une si dramatique et l'autre si fine, de *Psohlavci* (les *Têtes-de-chien*) et de *Nastarem belidle* (*A l'ancienne blanchisserie*), et M. Ludvik Lostak, auteur d'un opéra jadis tombé, et d'une nouvelle œuvre refusée : *Furianti*, a le privilège, bien plus que de divertir la galerie, d'attrister les amis de la musique tchèque. Il serait si désirable de mettre à s'imposer à l'étranger toutes les énergies qui se perdent à s'entredévorer. En attendant que tribunal et arbitres décident de cette affaire, elle a donné lieu à un échange de brochures qui pourront être un jour recherchées par les amateurs de curiosités musicales. M. Lostak, aigri par une vie de travail mal rémunéré, avait déjà lancé sous le titre aussi piteux que tapageur de **Chromaticke Hromobiti** (*Coups de tonnerre chromatiques*) trois libelles d'assez verte et irrespectueuse critique contre les trois dieux de la musique tchèque : Smetana, Dvorak et Fibich. Sa partition refusée une première fois, remaniée longuement, puis refusée encore sous sa seconde rédaction, il se hâta de *tonner* une quatrième fois et l'on eut du jour au lendemain un *Kovarovic* préparé de longue date, où l'on reproche au jeune maître d'être joli garçon, d'avoir appris à chanter pour se faire valoir en société, d'avoir épousé une femme trop riche, d'être trop heureux, d'avoir réussi trop facilement, et autres stupidités qui n'ont qu'un lointain rapport avec la musique. M. Kovarovic, ayant pris la précaution d'extraire une cinquantaine de mesures de la partition inédite de M. Lostak, a eu le seul tort (juridiquement) de les citer en les réduisant au piano (pas très exactement prétend son adversaire) de façon à prouver le bien fondé de ses appréciations. (Son erreur de droit reconnue, M. Kovarovic s'est du reste empressé de retirer du commerce sa brochure.) Une chose me frappe dans ce débat, c'est qu'il y est moins question du drame (jugé d'emblée, paraît-il, d'un réalisme révoltant) et d'expression dramatique musicale, que de petites disputes techniques, savoir par exemple si M. Lostak oui ou non écrit des choses chantables pour telle ou telle voix. Et si je me rappelle que la *ix<sup>e</sup>* symphonie jadis suscita de telles objections, non moins que *Tristan* du reste, je m'attriste d'autant plus à la pensée de voir M. Kovarovic, qui a besoin de tout son calme d'esprit pour mener à bien dans le plus bref délai une troisième grande œuvre, engagé dans d'aussi stériles tracasseries. Et d'autre part lorsque dans le public j'entends traiter un homme de fou qui ne sait pas son métier, immédiatement je dresse l'oreille. N'a-t-on point dit pareilles choses de tous les génies ?

On n'a pas dit autre chose à Prague depuis deux mois de **M. Edvard Munch**. L'exposition de ce jeune impressionniste norvégien, d'une pathologie si bariolée et d'une génialité si gueularde et paradoxale, a fait couler beaucoup d'encre. Et ce n'est pas fini puisque la